

SHÛSAKU ENDÔ OU LA QUÊTE D'UN CHRIST JAPONAIS

Franck Damour

S.E.R. | « Études »

2017/2 Février | pages 77 à 88

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-2017-2-page-77.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

SHÛSAKU ENDÔ OU LA QUÊTE D'UN CHRIST JAPONAIS

Franck DAMOUR

Le dernier film de Martin Scorsese est inspiré du roman Silence de Shûsaku Endô. Bien que traduite depuis 1969, l'œuvre d'Endô demeure assez méconnue en Europe, et particulièrement en France. Est-ce le fait qu'on l'ait souvent comparé aux gloires de la littérature catholique, le saluant comme un François Mauriac ou un Graham Greene japonais ? Il est vrai qu'une telle comparaison n'aide pas à saisir la particularité de ce romancier à la fois catholique et japonais, ce qui le rend étranger à tous.

Tout au long de sa filmographie, Martin Scorsese n'eut de cesse d'explorer la figure du Christ, le plus souvent indirectement, à travers les héros de *Mean streets* (1973), *Taxi driver* (1976), *À tombeau ouvert* (1999), parfois explicitement comme dans *La dernière tentation du Christ* (1988). Son dernier opus, *Silence* (2016), n'échappe pas à la règle (cf. pp. 109-110). Il raconte l'histoire de missionnaires jésuites portugais dans le Japon du XVII^e siècle, confrontés à la persécution des autorités politiques et au dilemme que pose leur action : ne pas annoncer le Christ, au risque de perdre les âmes ; annoncer le Christ, au risque de perdre les hommes. Ce film est inspiré du roman *Silence* de Shûsaku Endô (1966), dont l'œuvre est une intense méditation sur des figures christiques.

Le sillon qu'Endô a creusé au long de son travail tient en une question : que peut dire le Christ à un Japonais ? Que signifie appartenir à cette minorité chrétienne au sein d'une culture surtout marquée par le shintoïsme et le bouddhisme ?

Professeur d'histoire, codirecteur
de la revue littéraire *Nunc*.

Comment peut-on être japonais et chrétien ?

« J'avais découvert le seul thème à approfondir durant toute ma vie. Et quel était ce thème ? Comment prendre mes distances avec un christianisme qui m'était intime. Comment retailer moi-même le costume occidental que ma mère m'avait fait endosser et le changer en un vêtement japonais qui s'ajusterait à ma complexion japonaise. »¹ Pour définir son œuvre, Endô reprend à son compte la distinction de François Mauriac (qui fut une de ses principales sources d'inspiration) expliquant que *Thérèse Desqueyroux* (1927) n'est en rien « un roman chrétien », mais « un roman *de* chrétien ». Comme pour Mauriac, l'écriture romanesque permet à Endô une exploration morale et métaphysique. À travers elle, il aspire à donner sens à sa vie. Chez Endô, cette tension entre le statut d'écrivain et sa foi rejoue celle entre ses deux identités de japonais et de chrétien.

Endô est né à Tokyo en 1923. Son enfance se passe dans une période très agitée de l'histoire contemporaine du Japon qui subit de plein fouet la crise économique de 1929, mais aussi les effets du tremblement de terre de Tokyo en 1923. La montée du communisme et les coups d'État fomentés par l'extrême droite militariste secouent la vie politique jusqu'à la restauration impériale de 1932. Le Japon verse alors dans une politique expansionniste qui, avant même les entreprises hitlériennes, signe l'entrée du monde dans la Seconde Guerre mondiale. Endô passe une partie de sa jeunesse en Mandchourie. Après le divorce de ses parents, lui et son frère retournent au Japon avec leur mère. C'est là que celle-ci entre en contact avec l'Église catholique, se faisant baptiser avec ses enfants en 1935. Endô est un enfant élevé sans père, par des femmes, dans une religion minoritaire et impopulaire : c'est une enfance douloureuse, marquée par le sentiment aigu de sa marginalité. Le baptême cristallise ce malaise.

Le jeune Endô entame alors des études littéraires, peu brillantes, ralenties par sa santé fragile qui lui épargne d'être mobilisé. Après la guerre, reprenant le cours de ses études, il choisit la littérature française, intègre les milieux littéraires, notamment par l'entremise de Shôtarô Yasuoka (1920-2013), le *leader* de cette génération d'écrivains japonais qui entrerait plus tard dans les manuels d'histoire

1. Sh. Endô, « The Anguish of an Alien : Confessions of a Japanese Christian », *The Japanese Christian Quarterly*, printemps 1974, pp. 179-185.

littéraire comme « la troisième nouvelle génération », celle d'Abe Kôbô (1924-1993) ou de Shintarô Ishihara (né en 1932). Grâce à une bourse, Endô part étudier à Lyon de 1950 à 1953. Le jeune étudiant mesure son écart culturel avec l'Occident. Il découvre surtout que le christianisme, qui le rend étranger dans son propre pays, non seulement n'est pas capable de surmonter ce fossé culturel, mais semble en être le principal facteur. L'« angoisse de l'étranger » ne le quitte plus, qu'il vive comme Japonais à l'étranger ou comme chrétien au Japon. D'un second séjour en France, Endô rentre malade, souffrant d'une tuberculose chronique dont il ne se débarrasse qu'après plusieurs séjours en centre médical. Les longs temps d'hospitalisation sont pour lui l'occasion de lire de nombreux ouvrages sur les *kakure kirishitan*, les « chrétiens cachés » du Japon, et plus généralement sur l'histoire du christianisme dans l'Archipel.

« Les jésuites ont été les maîtres d'œuvre d'une évangélisation soucieuse d'adaptation »

Celle-ci est marquée par une double naissance, à chaque fois sous une impulsion étrangère. Elle commence lors de l'arrivée de François Xavier en 1549 à Kagoshima. À l'ombre des couronnes ibériques, les jésuites ont d'abord été les maîtres d'œuvre d'une évangélisation soucieuse d'adaptation : études de la langue et de la culture, formation d'un clergé local, développement d'une littérature chrétienne en japonais, adoption des coutumes régionales dans tout ce qui n'est pas contraire à la foi, comme l'introduction dans les communautés jésuites de disciplines empruntées aux temples zen japonais... Cette stratégie suscite des débats avec les ordres mendiants qui arrivent en 1590, débats dont Endô a souvent rendu compte dans ses romans historiques. Un quart de siècle plus tard, une politique de persécution commence alors que le pouvoir se concentre de plus en plus entre les mains de la dynastie des Tokugawa. Le catholicisme, avec certaines écoles bouddhiques d'ailleurs, est décrit comme un mouvement sectaire alimentant des forces centrifuges et étrangères. Après la révolte des chrétiens de Shimabara en 1636, la persécution devient systématique : en 1639, le territoire est fermé à tout étranger, seuls les Chinois et les Hollandais sont tolérés dans le port de Nagasaki. Après cela, les missions n'ont plus que des contacts épisodiques avec le Japon, au point de croire que le christianisme y a quasiment disparu. En 1831, le pape Grégoire XVI enjoint à la Société des Missions étrangères de

Paris (Mep) de reprendre contact avec les chrétiens du Japon. En 1865, le père Bernard Petitjean découvre 50 000 chrétiens dans de petites communautés disséminées dans tout le Japon... Ce sont souvent des paysans pauvres, isolés, vivant parfois sur des îles difficiles d'accès. Ces survivants ont cultivé une foi familiale, vécue portes fermées, une liturgie domestique sans livres, nourrie de prières connues par cœur, rythmée par un calendrier perpétuel laissé par les missionnaires du XVII^e siècle. Quelques brochures, des objets surtout, des statuettes et des médailles, constituent tout le patrimoine de ces « chrétiens cachés », les *kakure kirishitan*.

La constitution de 1889 garantit la liberté religieuse et le christianisme est reconnu comme religion en 1896, sous la pression des nations occidentales. En 1927, le premier évêque japonais est ordonné. L'Église catholique au Japon se trouve dans la situation ambiguë d'une Église de type colonial dans un pays qui est tout sauf colonisé, qui plus est dans le contexte de l'ultranationalisme où le shinto est transformé en culte officiel. Tout ceci marginalise les chrétiens aux yeux de la plupart des Japonais.

Le roman comme drame de l'étrangement

Ce sentiment d'être marginalisé dans sa propre culture est le creuset des premiers romans d'Endô qui mettent en scène l'affrontement entre la culture du Japon et celle de l'Europe chrétienne. Dès 1955, dans *L'homme blanc* et *L'homme jaune*, puis dans le terrible *La mer et le poison* (1958) ou encore dans les trois nouvelles des *Études à l'étranger* (1965), Endô décrit soit des Japonais en Occident, soit des Occidentaux au Japon. Il multiplie et croise ainsi les points de vue, observant comment se passe la confrontation, développe dans ces romans la dramatique de son conflit intime, espérant que, du visage de l'autre, surgisse une meilleure connaissance de soi. Ces premiers récits sont organisés par une opposition caricaturale, symptôme du blocage intérieur : l'étranger agit et prend l'initiative, le Japonais est tout en réaction ou en passivité. L'Occidental est dans la clarté, la rigidité de ses convictions universelles ; le Japonais est dans le « marécage » – pour reprendre une image qu'Endô affectionne –, sujet incertain d'une morale variable, non universelle. Endô relie cette incertitude morale à la cosmologie shinto qui décrit un monde indifférencié, sans

rupture franche, tout en nuances, fascinée par le néant². Au marécage, Endô oppose la ligne claire et sèche du désert de Judée: la césure culturelle est intimement intriquée dans la césure religieuse.

C'est cette occidentalisation du christianisme qui, aux yeux d'Endô, fait échouer la rencontre entre le Japon et le monde. Dans *Le fleuve sacré* (1993), son dernier roman, le jeune Otsu le découvre avec douleur: « Au séminaire, ils me critiquaient pour ce qu'ils jugeaient comme une tendance panthéiste dans mon inconscient. Je suis Japonais et je ne peux supporter qu'on néglige la puissance de la Nature. Malgré son aspect cartésien et pénétrant, il existe au sein du christianisme européen une hiérarchie parmi les créatures vivantes. Mais ces gens-là ne seront jamais capables de saisir le sens de ce *haïku* de Bashô: "En regardant bien, / Les capselles derrière la haie / Sont écloses." »³

L'échec de cette rencontre rend littéralement malades les héros des romans d'Endô. Ils se meurent lentement de ce qui est, pour Endô, la maladie du Japon: la tuberculose est le marécage qui grandit à l'intérieur. Cette maladie traduit l'absence de conscience morale claire. Aux yeux d'Endô, les Japonais sont malades de ne plus avoir d'absolu, depuis la mort symbolique de l'Empereur en 1945. Ils n'ont plus de point de repère pour penser le bien et le mal et, du coup, le peuple japonais se consume de l'intérieur car il a intégré le mal comme constitutif de son être⁴.

La leçon des « chrétiens cachés »

En 1964, après trois ans d'hospitalisation, Endô fait un voyage à Nagasaki, puis dans les îles autour de Kyûshû, à la rencontre des *kakure kirishitan* qui ne sont plus qu'une minorité au sein de la minorité chrétienne. Ils ont conservé les formes prises par leur culte dans la clandestinité. Cette visite le touche profondément, il en fait le récit dans *Mothers*⁵. Il admire plus particulièrement leurs objets, comme cette simple statuette de Marie qu'ils vénèrent en secret, cachée dans

2. Cette incertitude morale se retrouve dans les romans de Haruki Murakami, *1Q84* (2009-2010) ou *Kafka sur le rivage* (2002).

3. Sh. Endô, *Le fleuve sacré*, Denoël, « Folio », 1996, p. 177.

4. Il faudrait ici développer un aspect essentiel de la réflexion d'Endô, celle de l'inconscient. On peut lire sur ce point l'article très intéressant d'Alle G. Hoekema, « La christologie du romancier japonais Sh. Endô », publié dans le bulletin *Église d'Asie* (EDA) des Missions étrangères de Paris, n° 317, consultable sur eglasie.mepasie.org

5. Publié dans Sh. Endô, *Stained Glass Elegies*, Peter Owen, 1984.

une statue plus grande représentant Kannon, bodhisattva de la compassion, médiatrice vénérée par les bouddhistes qui mène au « paradis de la Terre pure ».

Endô se sent proche de ces chrétiens cachés, d'une part parce qu'ils ont fini par élaborer les prémices d'un christianisme proprement japonais, d'autre part parce qu'ils incarnent un autre témoignage que celui valorisé par l'Église installée. Ces chrétiens cachés comptent en effet des

« Une odeur de pourrissement imprègne toute chose »

renégats, des silencieux, qui ont fui le martyr. Dans les romans d'Endô, on trouve souvent des traîtres, des *lapsi*⁶ qui zigzaguent

selon les aléas du contexte politique pour assurer leur survie. Aux yeux d'Endô, ces hommes faillibles incarnent une forme de martyr qui n'a pas moins de valeur que les martyrs à la mort glorieuse. Endô est particulièrement fasciné par ces *lapsi* et souhaite s'en faire le porte-parole. La double vie de ces chrétiens cachés est un peu comme le paroxysme de ce qu'il a vécu depuis son enfance.

Les romans qu'il publie à partir de 1966 sont souvent des romans historiques qui reviennent sur les persécutions à l'origine de ce christianisme japonais. De *Silence* (1966) à *L'extraordinaire voyage du samourai Hasekura* (1980), en passant par *The golden country* (2003), tous explorent ce moment de confrontation où se sont noués, aux yeux d'Endô, bien des éléments de l'identité japonaise contemporaine. Dans ces livres, les paysages du Japon sont sans horizon, faits de marais boueux où rien ne semble tenir solidement. Une odeur de pourrissement imprègne toute chose⁷. D'une façon générale, les odeurs sont souvent présentes, notamment celle, répugnante, des missionnaires, dont le corps émet des effluves acides au nez des Japonais. Telle est l'odeur des hommes de Dieu : une mauvaise odeur, qui dérange. L'image est reprise dans le dernier roman d'Endô, *Le fleuve sacré* (1993), lorsqu'un des personnages, pour nommer Dieu, utilise le mot « oignon ». L'odeur du corps étranger des missionnaires est celle d'un Dieu unique et paradoxal, un Dieu crucifié qui remet en cause l'organisation pyramidale et purement humaine de la société nippone. Significativement, lorsqu'ils

6. Du nom donné au cours des premiers siècles du christianisme aux chrétiens qui ont renié leur foi par peur des persécutions.

7. Dans *Silence* (1966), l'ancien missionnaire Cristóvão Ferreira explique que « ce pays est un marécage. [...] Chaque fois que vous plantez un jeune arbre dans ce marais, sa racine commence à pourrir, ses feuilles à jaunir et à sécher. Et nous, dans ces paludes, nous avons planté le jeune arbre du christianisme » (Denoël, « Folio », 1992, p. 225).

abdiquent et renoncent à leur foi, les missionnaires sont intégrés par le corps: ils changent d'alimentation, ce qui modifie leur odeur corporelle, les autorités leur donnent une épouse japonaise.

Les chrétiens cachés ne semblent pas, au premier abord, échapper à ce marasme général. Aucun de ces romans ne fait de l'un d'eux le personnage principal. Si certains deviennent des personnages secondaires, jamais ils ne se détachent tout à fait de leur famille ou de leur communauté. Ils sont souvent des figures hésitantes, parfois veules, souvent entachées de la faute des *lapsi*. Et, pourtant, Endô les auréole de l'image maternelle de Dieu. Car les *kakure kirishitan* portent en eux le dépassement de ce qu'Endô considère comme une antinomie entre l'annonce chrétienne et la mentalité japonaise qui « est sensible à “celui qui souffre” et qui accepte nos faiblesses. Mais [cette] mentalité tolère mal celui qui, se croyant transcendant, juge sévèrement les hommes et les punit. Bref, les Japonais cherchent dans leurs dieux et leurs bouddhas une mère au cœur généreux plutôt qu'un père sévère »⁸.

Le paradoxe du reniement

Ce que les « chrétiens cachés » vivent collectivement, ecclésialement, est expérimenté par les missionnaires au moment de leur abjuration. C'est au cœur même du reniement que la foi, par un puissant paradoxe, découvre le visage d'un Dieu à la présence maternelle silencieuse, un Dieu dont la gloire jaillit du reniement. L'épisode du piétinement de l'*efumi* est l'instant cardinal de *Silence*. L'*efumi* est un portrait populaire du Christ, « une simple médaille de cuivre fixée à une planche grise de bois sale, dont les veines ondulent comme de petites vagues. Devant lui, le laid visage du Christ, couronné d'épines, ses maigres bras étendus »⁹. Les autorités japonaises avaient fait de son piétinement à la fois un test pour mettre au jour la foi des chrétiens et une cérémonie d'abjuration. Lorsque le père Sebastião Rodriguès, afin d'éviter une mort douloureuse à ses coreligionnaires, se décide à marcher sur l'image de son Dieu, il entend « le Christ de bronze lui parler: “Piétinez! Piétinez! Mieux que personne, je sais la douleur qui traverse votre pied. Piétinez! C'est pour être foulé aux pieds par les

8. Extrait de la préface à la traduction anglaise d'*Une vie de Jésus*, traduite par Pierre Dunoyer dans Shûsaku Endô (1923-1996), Cerf, 2014.

9. Sh. Endô, *Silence*, op. cit., p. 257.

hommes que je suis venu en ce monde. C'est pour partager la souffrance des hommes que j'ai porté ma croix." Le prêtre pose le pied sur l'*efumi*. L'aube éclate. Au loin, le coq chante ». Le chant du coq devient un chant de victoire : le reniement de tous les Pierre de l'Histoire est l'occasion de l'éclatement de la gloire divine. Pour Endô, « il n'y a ni forts ni faibles ». « Qui oserait affirmer que les faibles ne souffrent pas plus que les forts ? » Cette question traverse aussi les livres que le romancier japonais a consacrés au même moment à Jésus, une *Vie de Jésus* et *Au bord de la mer morte* (1973), dans lesquels Judas et Pierre sont placés à égalité et Judas désigné comme « un homme de douleurs » : cette expression désigne le Christ dans *L'extraordinaire voyage du samouraï Hasekura* (1980)...

Ce roman est moins célèbre que *Silence* (1966) mais il est tout aussi remarquable par l'intensité dramatique qui le traverse et cette capacité à relier les questions spirituelles et culturelles. Il narre l'histoire d'un petit vassal, le samouraï Hasekura, utilisé comme pion dans des enjeux politiques qui le dépassent. Avec d'autres vassaux, accompagnés de l'ambitieux franciscain Velasco, il est envoyé par son *daimyo* auprès du roi d'Espagne à Madrid. Afin de remplir leur mission, les Japonais acceptent de recevoir le baptême, ce qui les met dans une situation d'autant plus difficile qu'un retournement politique invalide la portée de leur mission. Toutefois, le samouraï Hasekura reconnaît peu à peu, à son retour au pays, qu'il a été transformé par la rencontre avec « l'homme de douleurs », ce Seigneur crucifié. Le père Velasco est lui aussi transformé par sa rencontre avec ces Japonais, dont il doit reconnaître la valeur et la profondeur des motivations. Le Christ se révèle à lui dans cette culture pour laquelle il n'avait que mépris. Le voyage a finalement transformé les deux hommes, les amenant au-delà de leur identité culturelle.

Pour la première fois dans les romans d'Endô, le christianisme peut prendre racine dans le marécage parmi les *kakure kirishitan* : la voie d'une harmonie paradoxale semble s'ouvrir à lui.

Une christologie japonaise

Cette voie passe par la christologie singulière d'un Christ maternel, une des thématiques majeures de la théologie asiatique qui connaît un essor remarquable dans ces années 1960. Avec l'Inde, le Japon est le pays

asiatique qui a fourni le plus de théologiens. Le contexte de leur travail est le même que celui de l'écriture d'Endô : celui de la désillusion de la ferveur nationaliste, du sens à donner aux massacres perpétrés et subis et enfin de la confrontation avec le bouddhisme et le shintoïsme.

Le luthérien Kazoh Kitamori (1916-1998) publie en 1946 *La théologie de la douleur de Dieu*, qui inspira le *Dieu crucifié* de Jürgen Moltmann (1972). Mobilisant les ressources du théâtre Nô et du bouddhisme, il reprend le thème luthérien du Dieu qui lutte contre Dieu, d'un Dieu habité par une tension qui le rend accessible à la douleur. Celle-ci fait partie de l'essence de Dieu. Quelques années plus tard, Kosuke Koyama (1929-2009), pasteur en Thaïlande, propose une théologie pour les paysans des rizières, « une théologie du buffle d'eau ». On ne peut rencontrer le Christ hors de l'Histoire, la contextualisation de la foi est une nécessité. Il souligne la dimension féminine et maternelle de Dieu dans cette reconnaissance, valorise aussi les *outsiders* car la Croix a fait de Dieu un *outsider*. L'exclusion et la marginalisation deviennent des chemins de salut, ce qui donne sens au statut minoritaire du christianisme. On voit donc que les conceptions théologiques d'Endô ne sont pas isolées et se situent dans cet effort de formulation d'un Christ japonais¹⁰...

Portrait du Christ en idiot

Endô eut assez tôt l'intuition qu'il fallait proposer une autre figure pour que le Christ puisse atteindre les cœurs japonais. En 1959, *Un admirable idiot* propose une première tentative à travers le portrait de Gaston¹¹. C'est l'histoire d'un *gaijin*, un étranger, venu de France pour découvrir le Japon. Peu avenant, aux capacités intellectuelles limitées, il est d'abord l'objet de moqueries, traversant avec une candeur désarmante le Japon, fréquentant les marginaux (et même un tueur à gages nommé Endô!). Son aptitude à déceler chez tout un chacun sa part d'humanité et l'amour indéfectible qu'il porte à tout être vivant finissent par emporter l'adhésion de ceux qu'il croise. L'idiot devient l'occasion paradoxale de la rédemption.

10. Pour un aperçu d'ensemble sur l'Asie, voir Michel Fédou, *Regards asiatiques sur le Christ*, Desclée, 1998.

11. Sh. Endô, *Un admirable idiot*, Buchet-Chastel, 1981.

Cette figure ne disparaît jamais des romans d'Endô, mais elle demeure au second plan, avant de s'épanouir, approfondie, dans son dernier roman, *Le fleuve sacré* (1993), avec l'ancien séminariste Otsu.

« **Cet idiot admirable incarne la force de l'homme faible** »

L'idiot est d'abord un étranger, comme Gaston ou cet Américain dans *La mer et le poison* (1958) qui réveille la conscience

morale du médecin japonais qui le torture. Puis l'idiot prend la figure d'un Japonais exilé. Dans *L'extraordinaire voyage du samouraï Hasekura* (1980), un moine défroqué, demeuré anonyme, réfugié auprès de pauvres pêcheurs mexicains, reconnaît en eux le visage de « l'homme des douleurs ». Enfin, dans *Le fleuve sacré*, Otsu, chrétien méprisé dans son pays, amoureux déchu et humilié, séminariste malheureux à Lyon, se fait errant jusqu'à trouver sa place au bord du Gange où il accomplit, anonymement, le travail le plus infâme : il porte dans le fleuve les cadavres des intouchables, ceux que personne ne voit. Cet idiot admirable incarne la force de l'homme faible, libéré du conformisme social, de la logique de la dette qui étouffe la société japonaise. Gaston, le soldat américain, le moine défroqué et Otsu sont de véritables « idiots en Christ »¹².

Mais, pour que cette figure puisse s'incarner dans des personnages japonais, Endô dut l'incarner dans une figure féminine. *La fille que j'ai abandonnée* (1963) raconte l'histoire de Mitsu, une modeste paysanne, sexuellement abusée par un étudiant qui l'a ensuite abandonnée. Sans jamais oublier son premier amour, elle trouve place dans une léproserie de province où elle se dévoue auprès des malades. Dans la postface de la traduction anglaise de ce livre, Endô écrit que « Mitsu peut être vue comme modelée sur la personne de Jésus envers qui tous les chrétiens sont coupables d'abandon dans le quotidien de leur vie »¹³.

Peu de temps avant sa mort en 1996, Endô a demandé que l'on place dans son cercueil un exemplaire de deux de ses romans, *Silence* et *Le fleuve sacré*. Ce dernier roman décrit le voyage en Inde d'un groupe de touristes japonais, tous en quête de façon plus ou moins consciente d'un salut. Endô voulait écrire un roman qui initierait les Japonais à l'eschatologie chrétienne. Afin de le préparer, il fait le

12. Je paraphrase l'expression russe de « fol en Christ » qui sert à nommer une forme particulière de sainteté et de contestation sociale, qui a inspiré Fiodor Dostoïevski pour son roman *L'idiot* (1868-1869), dont Endô s'est bien entendu nourri.

13. Cité par P. Dunoyer, *op. cit.*, p. 86.

voyage en Inde en 1990 et en rapporte cette fresque dramatique qui propose un détour par le Gange. C'est sur ces rives aussi étrangères aux Japonais qu'aux Occidentaux que leurs quêtes se rejoignent et s'universalisent. En témoigne l'ultime figuration du Dieu-mère qu'Endô y propose. Il s'agit de la déesse hindoue Châmundâ, figure complexe que l'on rapproche de Kali. Elle est représentée par une statue dans une grotte, mère indienne en souffrance, vieille et laide, décharnée, mère de douleurs et – sous la plume d'Endô – métaphore du Dieu-mère.

Le cheminement du Japonais va du vide au plein, comme le réalise Mitsuko, l'héroïne du *Fleuve sacré* qui n'aimait rien tant que tourner en dérision l'idée de Dieu et finit par le reconnaître là où il est le plus improbable de le retrouver, dans la figure misérable d'Otsu, des religieuses anonymes qui se dévouent pour les *outsiders* par excellence que sont les intouchables. Le chemin de l'Occidental est inverse: il doit passer du plein au vide, comme ces missionnaires de *Silence* ou du *Samouraï* qui doivent se déprendre de leurs convictions et de leurs certitudes, évider leur foi. Tous perdent leur culture pour découvrir le Christ dans le visage du souffrant.

* * *

Les romans de Shûsaku Endô sont autant d'étapes d'un voyage aux multiples dimensions. Voyage psychologique d'un homme en quête de réconciliation avec lui-même. Voyage spirituel d'un croyant aux prises avec une foi héritée et l'exilant de la cosmogonie japonaise. Celle-ci est une culture plus qu'un discours, apprise et vécue dans un rapport intime au monde, inscrite dans les gestes du quotidien, l'organisation des lieux, des maisons et des jardins, la forme des objets, la façon de lever les yeux sur l'horizon et les frondaisons¹⁴. Par cette double et unique odyssée personnelle, Endô ouvre des voies pour une rencontre en terre japonaise avec le Christ. L'accès au Christ méprisé et rejeté, à cet « admirable idiot » qui prend sur lui les souffrances des autres, au Christ de la Kénose qui ouvre à la conscience morale n'est, aux yeux d'Endô, rendu possible que par l'invocation d'une autre figure de Dieu: non un Dieu-père comme en Occident, mais un Dieu-mère. Ce visage de Dieu permet d'assumer un concept essentiel de

14. Pour un lecteur francophone, les livres d'Augustin Berque constituent une incomparable initiation à cette cosmogonie (cf. *Le sauvage et le sacrifice*, Gallimard, 1986).

l'âme japonaise: l'*amae* – le fait d'accepter d'être aimé – que seul l'amour inconditionnel d'une mère, que seul l'amour d'un Dieu aux entrailles de mère, un Dieu « miséricordieux », révèle¹⁵. Pour Endô, Dieu, c'est le Christ-mère et seul ce Dieu-là parlera aux Japonais.

Franck DAMOUR



Retrouvez le dossier « **Littérature et religion** »
sur www.revue-etudes.com

15. Pour mémoire, « miséricorde » est souvent utilisé pour traduire l'hébreu *rah'amim* qui désigne, dans la Bible, le sein maternel. Il s'agit d'un « pluriel de plénitude » du mot *rehem* « ventre maternel ».